
Chapitre 1

« Nos recherches sur l'être et le non-être débutèrent en l'an 3187. Elles prirent rapidement une direction inattendue : créer un être suprême qui pourrait remodeler notre monde, voire l'univers. Bien vite, nous dûmes admettre qu'une existence ne suffirait pas à mener à terme notre projet. L'immortalité devint notre seul recours.

Chacun d'entre nous a payé le prix de cette erreur, nous avons perdu nos âmes, les personnes que nous aimions, nous avons soumis notre monde à nos désirs. Dans notre orgueil et notre folie, nous avons façonné un orbe de vie indestructible ; une sphère capable de percer les abysses infinis de l'espace et du temps. ?»

Extrait 2 du journal de Thor, sous chef du projet Fay.

Année 6666 du calendrier divin...

Aux alentours d'une longue estafilade dans la masse rocheuse, un aigle famélique fuyait une vaste zone de mort. Le brouillard s'approchait des contreforts de la vallée luxuriante, en dévorant tout sur son passage funeste. Rien ne vivait à l'intérieur, rien n'évoluait sinon l'horreur de cette corruption qui se contorsionnait le long des pentes désertiques. Depuis les cieux, une bulle d'oxygène protégeait encore les Monts délavés et tordus. Ici ou là, la pollution fissurait la pureté de la barrière.

L'oiseau survolait le col, seul point de passage le reliant à l'ultime poche de vie du monde connu. Eléa patientait, comme chaque jour, sa faux levée vers les nuées vides. Elle était la dernière née du clan des Færies. Son arme était une partie de son âme incarnée ; un visage d'ange démoniaque se gondolait sur la lame courbe argentée. Miroir d'un Autre, qui lui ressemblait. D'un Autre dont elle s'effrayait parfois, livrée à elle-même et à sa détresse. Des mèches crépusculaires ruisselaient dans sa chevelure noire ; autre signe de sa métamorphose. Une auréole couronnait ses traits blêmes et décharnés. Se nourrir au sein de ce monde n'était pas chose aisée, de même que trouver de l'eau potable.

— Nous sommes proches de la fin, pensa-t-elle tout haut. Je viens ici tous les jours, allumer les lieux tel un phare pour les survivants. Je n'ai vu que quelques squelettes rongés par les charognards...

Un battement d'ailes désespéré l'interrompit dans son monologue. L'aigle tourbillonna et s'écrasa non loin d'un arbuste défiguré. Elle l'observa d'un œil vert pâle et mélancolique. L'oiseau griffa le sol rocailleux de ses serres rougeâtres. Ses plumes grises évoquaient la chevelure d'un vieil homme. Son œil jaune brillait d'intelligence ; l'aigle ouvrit et referma son bec, cherchant son air. Il savait lui aussi que la fin était proche. Pourtant, il redécolla dans un soubresaut puissant et plein d'espérance. Cet oiseau salutaire disparut derrière un pic immaculé. Elle sut alors avec certitude qu'aucun être vivant ne surgirait de la brume mortelle. L'aigle n'y avait pas découvert de proie et affamé, était retourné se nicher dans

les hauteurs pures. Peut-être aurait-il plus de chance la prochaine fois ? Peut-être aurait-elle plus de chance lors de son prochain passage ? rectifia-t-elle en elle-même. Le découragement ne l'envahirait pas aussi aisément malgré sa situation précaire.

— Tous les jours, tu attends ici, fit une voix féminine avec virulence. Personne ne viendra, Eléa ; je te l'ai dit : cet endroit est le dernier lieu de vie de ce monde. Ma mémoire est peut-être fragmentaire, mais pas au point d'ignorer l'état de délabrement de la Terre.

— Je ne peux pas me résoudre à ce que tu dis ! rétorqua-t-elle, obstinée.

Ashura aurait pu être sa grande sœur, à cause de leurs similitudes physiques ; notamment ses cheveux noirs, sa grande taille, ses courbes et son charme. Mais ses yeux bleus évoquaient tout un ciel pur d'un autre temps, ceux d'Eléa, des forêts à l'agonie. Pire que tout, son réalisme sinistre éccœurerait profondément la jeune fille au caractère optimiste et rêveur. Sa compagne n'avait-elle plus de rêves, plus d'espoirs, plus d'amours ?

Aujourd'hui, une grisaille mouvante obstruait les cieux ; les lueurs mortes de l'espace perçaient difficilement cette nappe de corruption. Cette absence de luminosité était l'une des causes du dépérissement de la végétation planétaire. Affaiblis, les arbres, les plantes et les cultures succombaient ensuite face aux toxines. Les plus forts survivaient au poison, mais l'oxygène se faisait de plus en plus rare. Au final, la nature dépérisait.

Quelques semaines après la dernière guerre des dieux, Eléa et Ashura avaient manqué de vivres. La faune et la flore de la vallée agonisaient. Quelques bulles de luxuriances demeuraient au plus profond des bois, sur les hauteurs ou les collines, là où l'obscurité veillait sur les plantes à la manière d'une divinité chaleureuse. Ailleurs, les ruisseaux et les arbres se teintaient de reflets pourpres et sales. Au lac, des poissons minuscules remontaient à la surface ; les souillures artificielles les ayant impitoyablement annihilés. Bientôt, les plus gros émergeraient sur un flot de clapotements jaunâtres, en dévoilant leurs entrailles pourries face au vent vorace. Les deux femmes n'ignoraient en rien leur condition, mais l'une d'elles n'acceptait pas cette réalité pitoyable.

— Je ne renoncerai pas, tu m'entends ! D'autres êtres humains doivent bien vivre quelque part ! Je les retrouverais !

— Ne t'énerve pas face à l'évidence, jeune fille, répliqua Ashura avec humeur, tu ne fais qu'user ton énergie en vain. Nous sommes les dernières.

— Arrête de m'assommer avec tes vérités divines !

— Je ne suis plus une déesse, je ne l'ai d'ailleurs jamais été réellement. Et tu n'es plus humaine, plus totalement. Toi, tu as encore du chemin à parcourir dans cette vie.

— Je ne partirai pas ! Il y a sûrement d'autres humains qui vivent encore au-delà de cette vallée maudite. Je ne les laisserai pas en arrière ! s'exclama-t-elle, sa voix s'accroissant à chaque phrase qu'elle prononçait.

— Même si des personnes se présentent ici, ce serait pour crever de la même mort qu'ailleurs. Aucune régénération n'est possible : notre existence sur Terre est condamnée. Rends-toi à l'évidence, Eléa. Tu es jeune, tu dois vivre.

— Toute seule et perdue ? En t'abandonnant, toi aussi ? lança-t-elle dans un sanglot.

Eléa se jeta dans les bras de la seule humaine des environs. Son cœur cognait de fureur glacée dans sa poitrine. Ce mélange de rage et de tristesse assombrissait ses réflexions. Elle pleurait sur ce monde, sur Ashura, la femme qui la berçait, sur elle-même et sur ses proches abattus par un dieu. Elle n'avait plus de mère, plus de père, plus de frère, plus d'amis, plus d'ennemis, plus rien. Juste cette femme, qui voulait être abandonnée à son sort sur ces terres à l'agonie. La laisser était au-delà de ses forces, au-delà de ce que son esprit pouvait encaisser sans sombrer dans la folie.

— Tu n'as pas le choix, Eléa, souffla Ashura en l'enlaçant plus tendrement. Tu n'as pas le pouvoir de sauver ce monde, mais tu possèdes celui de te sauver toi-même. Il faut juste que tu le veuilles. Tu es la dernière Færie, après tout.

* * *

Au-delà du col, des carcasses d'animaux moisies s'amoncelaient entre les parois de calcaire. Signes de la déchéance ultime qui advenait. Parfois, les empreintes inquiétantes d'un prédateur entaillaient la boue entre les pics inégaux sur lesquels se détachaient des peaux de pierres mortes. Des filets du brouillard tueur serpentaient entre eux, après avoir été arrachés à leur cocon macabre par les vents du nord qui rongeaient la plaine. Il dissimulait les jambes des voyageuses qui ne tenaient pas à trainer dans ces passages déserts.

Eléa et Ashura cheminaient avec la vaillance de survivantes, en veillant à ne pas prêter attention à ces os jaunis et noirs qui s'agrippaient désespérément les uns aux autres dans la mort. Ni aux craquements sous leurs semelles usées. Ces quelques squelettes entassés dans cette tombe à ciel ouvert ne les arrêtaient pas. Eléa aurait pu détruire ce col à l'aide d'Umbra, ralentissant l'avancée mortelle de la brume. Mais les survivants n'auraient plus eu de point de passage pour pénétrer dans la vallée. Elle aurait en plus épuisé ses talents pour gagner quelques jours.

Les humaines silencieuses atteignirent le carrefour où l'arbre foudroyé alertait les voyageurs d'un danger caché. Ses branches noires se torsadaient dans la sinistre atmosphère. À gauche, la voie de poussière menait au Bifröst. Le pont enjambait l'abîme insondable, jusqu'au panthéon indiscernable à cause d'une haute montagne aride et informe. À droite, plus boueuse, la route se changeait en sentiers et autres passages étroits au milieu des conifères maladifs. Encore au-delà, les ruines d'un village carbonisé sortaient de terre à la manière d'une vision apocalyptique. Des poutres noircies, des colonnes filiformes, des masures dévastées et des murs écroulés s'élevaient au milieu de centaines de cadavres. Aucune personne n'avait échappé aux massacres.

Ni Eléa ni Ashura n'avaient songé à leur offrir des funérailles décentes. Elles attraperaient des maladies ; la vermine avait envahi ces lieux naguère prospères et fait un festin de membres et d'entrailles. Elles évitaient l'ancien village autant que possible, quitte à longer les contreforts vers le couchant. Elles avaient établi leur campement sur les berges rocailleuses du lac au fond de la vallée. Une vieille cabane trônait sur la rive ouest, où l'on trouvait encore du matériel viable, notamment des hameçons et des cannes à pêche. Quant à l'homme qui avait vécu là ; il croupissait encore dans les eaux sombres au milieu des

poissons morts. Le vent l'avait poussé jusqu'aux berges : d'ultimes reflets ricochaient sur son dernier œil intact. Lorsqu'elles parvinrent sur le promontoire, un corbeau bien dodu le délogeait de son orbite livide et s'enfuyait vers les hauteurs nourrir ses oisillons de malheur.

Elles rejoignirent leur tente : des morceaux de tissus assemblés autour de quelques piquets hâtivement taillés. Les braises d'un ancien feu jonchaient le sol sous une casserole bosselée. Quelques rongeurs maigrichons avaient rodé autour de leurs succulentes soupes en la flairant avec avidité. Les deux femmes les avaient fait frire quelques jours plus tôt, malgré les réticences d'Eléa.

— Tu es en pleine croissance, il te faut des protéines, davantage que celles que te fournissent les chairs des poissons, avait répliqué Ashura, implacable.

Cette vieille sorcière en loques pensait à son bien-être plus qu'au sien et n'hésitait pas à trucider des rongeurs à l'occasion. La viande avait été salée et séchée ; elle se préserverait quelque temps. Eléa doutait de la manger un jour, à moins d'être sur le point de mourir d'inanition.

— Je ne partirai pas, assura-t-elle pour la énième fois.

Assises en tailleur, elles se toisaient au-dessus de la casserole où mijotait une soupe à la fragrance exquise – sans morceaux de rongeurs, Eléa y avait veillé lors de sa préparation. Grâce à ses talents de Færie, la jeune femme contrôlait la cuisson, tout en défiant Ashura d'un regard où dansaient des flammes. Les yeux de l'ancienne déesse s'étaient réduits à des fentes glaciales suite à son refus claironnant. Eléa adorait mettre la marmite de sa colère en ébullition.

— Tu partiras, ordonna-t-elle, inflexible.

— Tu n'as pas le pouvoir de m'y forcer.

— Certes.

Quelques crépitements de feu colériques troublèrent le silence vite oppressant. Le crépuscule baignait la vallée d'éclats sanglants. Aucune des deux n'avait peur des ténèbres qui grimpaient le long des escarpements. Intraitable, Ashura reprit la parole :

— Tu iras ; tu es la seule capable d'atteindre ce lieu et d'affronter ce qui y a été enfoui. Je ne peux pas aller au-delà du panthéon. Ne peux-tu pas le comprendre ?

— Si fait, mais tu m'accompagnes, marmonna Eléa, en la désignant de sa cuillère.

— Non, mon temps est terminé en ce bas monde. J'ai des millénaires d'existence ; des millénaires de carnages comme souvenirs. Je veux la paix. La mort. Maintenant. Toi, tu as le choix.

— Toi aussi, rétorqua Eléa, butée.

De toutes les discussions qu'elles avaient, celle-ci s'achevait toujours sur un match nul. Aucune n'arrivait à supplanter l'autre dans l'usage de l'acharnement. Une troisième personne aurait pu trancher ces différends ; mais voilà, elles en étaient réduites à deux

camps qui s'affrontaient à armes égales. Peut-être était-ce leur manière de se dire adieux, sans avoir à prononcer les mots, en retardant l'échéance. Eléa était la seule à détenir la clef de leur séparation. Aux tréfonds de son esprit d'adolescente écervelée, elle le savait.

Ashura n'avait aucun pouvoir à opposer à sa volonté ; elle enrageait à cause du manque de discernement de la jeune fille. Comment pouvait-on être aussi bornée ? Qu'Eléa fût encore une adolescente n'excusait pas tout. À son âge, elle forgeait son identité, en s'opposant à la seule personne de sa connaissance. Ashura le comprenait, malgré le peu de souvenirs qu'elle avait de sa propre adolescence. Cependant, sa raison devrait supplanter sa passion ; il le fallait.

— Qu'est-ce que le Wyrd ? lança Eléa Dédalus, en dévorant sa soupe.

— Ton destin.

— Lequel ? Celui d'en haut ou d'en bas ?

— D'en haut, et d'en bas.

La jeune fille grogna de mécontentement. Son interlocutrice renfrognée évitait les questions avec la technique du dialogue de sourds. Depuis des jours, elle lui disait qu'elle devait partir, sans lui révéler sa destination. Le Wyrd était censé la mener vers ce lieu inconnu. Eléa se fichait de savoir où elle allait, à condition de ne pas être seule lors du voyage.

— Je ne comprends pas ! Pourquoi veux-tu mourir ? explosa soudainement Eléa.

Son geste brusque fit voltiger sa cuillère dans l'eau saumâtre du lac. Ashura l'observa d'un œil où se lisaient des éons de désespoirs et d'annihilations.

— J'ai peut-être ce corps de jeune femme, Eléa, mais je n'en demeure pas moins vieille, répéta-t-elle calmement. Les anciens doivent quitter ce monde un jour, et surtout, avant leur descendance.

— Alors pourquoi ne t'es-tu pas suicidée ? rétorqua Eléa en reposant son bol vide.

Elle lui aurait bien jeté à la tête.

— Je ne t'ai pas encore légué tout mon savoir. Lorsque tu sauras d'où tu viens, alors seulement, tu pourras aller de l'avant.

— Je sens que je vais aller de l'avant dans mon lit, marmonna la jeune, en se levant, son auréole jetant des éclairs dans l'obscurité apaisante.

Sans un mot, Ashura contemplait la jeune fille qui s'éloignait en silence, les joues rouges d'une fureur tout juste contenue.

« Eléa, je suis celle qui a ordonné le massacre de ton village. En es-tu seulement consciente ? T'en rappelles-tu ? Je n'ose pas te le dire ; je veux que tu gardes un bon souvenir de moi, lorsque je ne serais plus là. Un bon souvenir de la dernière humaine que tu as côtoyé dans ton existence. Mon silence t'aidera à enlacer ton avenir. » songea Ashura en tisonnant les braises avec un bâton.

Le lendemain, en se réveillant dans la tiédeur de son humanité, l'ancienne déesse effleura les cheveux d'Eléa avec tendresse. Étendue sur le flanc, cette dernière ne sentit pas cette caresse, plongée encore dans un profond sommeil. Ashura sourit tristement, l'œil humide ; elle s'apprêtait à réaliser un acte sournois, odieux. Prenant quelques affaires et quelques vivres, sans bruit, elle quitta les lieux dans l'aube maligne.

Ressource Narrative extraite de evolstories.fr, tiré du roman "La Dernière Humaine" de G.N.Paradis, tous droits réservés.